

## Couplé perdant

Ils sont rentrés. Par la porte. Vous riez? Il faut le préciser pourtant, c'est par la porte qu'ils sont arrivés. Mais ils sont rentrés comme entrent les papillons de nuit ou les mouches bleues nées des premières chaleurs. La salle est déserte en dehors d'un couple qui parle avec animation au dessus des assiettes vides. Soudain, ils sont là, dans la pièce plongée dans sa tiède pénombre. Un homme et une femme, pas très grands. Et âgés aussi. Enfin, âgés c'est beaucoup dire. Ils ne portent plus les attributs insolents et attendrissants de la jeunesse, mais ils ne font pas vieux pour autant. On a l'impression que les années se sont arrêtées sur eux au moment précis où auraient dû commencer à apparaître les premiers signes de sénescence. Ils sont là, un peu au bord d'un temps suspendu, un temps qui ne raconte ni les bouillonnements de la vie ni les sentes, rides et cheveux blancs, de la mort. C'est un temps sans avant ni après, un temps indéterminé, un drôle de temps. Evidemment leurs vêtements racontent bien quelque chose d'une époque, mais on ne sait pas trop laquelle. N'a été retenu du passé que le plus banal, la tournure d'une manche, la largeur d'un pantalon. Les mollets de la femme sont frôlés par l'ourlet un peu décousu d'une vague jupe plissée d'un improbable bleu marine sur laquelle retombent les pans de son chemisier à manches courtes. D'un rouge éteint il se ferme sur le cou en un gentil petit col rond qui évoque une jeunesse plus pimpante. Les cheveux sont courts, récalcitrants au geste machinal qui les plaque régulièrement derrière les oreilles. Le mouvement est sans grâce ni coquetterie. Dans le visage mobile les yeux sont à l'affût de tous les détails. Déjà la femme a repéré les deux clients qui s'attardent à leur table, elle esquisse un sourire en direction de la femme assise. Celle-ci lui lance en retour un bonjour clair. La femme la salue alors d'une légère inclination du buste, un peu cérémonieuse. Elle semble trouver dans cet échange de civilités un réel plaisir et un motif d'apaisement aux mouvements craintifs et curieux que sa tête, tels les moineaux qui s'aventurent et picorent jusque sous les bancs occupés dans les jardins publics, effectue sans cesse. A côté d'elle l'homme passe commande en désignant du doigt les plats qu'il choisit, n'échangeant pas le moindre mot avec l'aubergiste visiblement habitué à ce dialogue silencieux. Le couple se dirige ensuite vers une table à proximité de celle qui est déjà occupée. Sur le visage de la femme l'ombre d'un sourire flotte toujours, petite effervescence autour des paupières et aux commissures de la

bouche. Les lèvres n'osant s'épanouir franchement tremblent un peu.

Elle s'assoit face à son compagnon et presque aussitôt une serveuse leur apporte deux assiettes garnies de légumes divers dont les couleurs sont sublimées par une sauce safran qui parfume en même temps la salle. Ils se mettent à manger sans rien dire, mâchant calmement et avec application. Jamais l'homme n'arrête le mouvement cadencé de ses mâchoires. Régulièrement il soulève sa fourchette pleine puis continuant son travail de mastication, il reprend dans son assiette la nourriture qu'il porte de nouveau à sa bouche sans le moindre temps d'arrêt. Il est totalement absorbé par cette tâche qu'il accomplit comme un travail qu'il voudrait faire bien. On sent que la femme elle, tente d'échapper à cette habitude de gens pauvres pour qui l'acte de se nourrir est chose sérieuse nécessitant une attention sans défaut. Parfois elle glisse un regard vers la table d'à côté et croise alors les yeux de l'autre femme. Visiblement perplexe quant à la relation qui unit ce couple taciturne celle-ci échange quelques rares mots avec son compagnon, fascinée par ce tête à tête où presque rien, si peu de choses en somme, se passe. La serveuse réapparaît avec un verre d'eau qu'elle offre à la femme. La femme pose sa fourchette. Saisissant le verre avec une évidente volonté de délicatesse elle boit à longs traits et repose le verre vide. En face d'elle l'homme a fini de manger. Il se lève. Alors elle reprend vite sa fourchette et se dépêche de manger les quelques bouchées de nourriture restantes. L'homme est revenu devant le comptoir, il tend un billet froissé que l'aubergiste prend et il récupère une poignée de pièces qu'il compte lentement avant que de les mettre dans sa poche. Sans un regard en arrière il sort de la salle. La femme qui a terminé de manger se lève précipitamment et sort derrière lui après avoir salué d'un timide sourire de presque bonheur le couple toujours assis.

Dehors l'heure est à la grosse chaleur. La route est blanche sous le soleil bientôt à la verticale et les panaches de canne à sucre qui s'étendent de tous les côtés en immenses horizons vert tendre font des flammes d'argent ne connaissant pas le repos. L'homme se dirige vers une bicyclette d'un autre âge pendant que la femme commence à marcher sur le bord de la route brûlante. Le vent bat sa jupe contre ses jambes ou la gonfle comme une voile livrée à elle-même, il chiffonne ses cheveux sur son visage. Dans l'air crépitant de l'après-midi, sans cesser de marcher à petits pas précipités le long des champs de cannes elle les repousse du plat de la main. Elle avance et l'homme à bicyclette la rattrape déjà. Il la dépasse en quelques tours de roues sans marquer le moindre ralentissement. La femme poursuit sa route sur le bord de l'asphalte qui plonge

directement sur un étroit et profond fossé caillouteux. Elle avance vite mais inexorablement la bicyclette s'éloigne, creusant la distance entre elle et l'homme qui pédale sans hâte avec la régularité têtue d'une mécanique sourde au monde. Les cannes à sucre secouées par le vent s'entrechoquent sans arrêt en claquements métalliques qui racontent toujours la même violence depuis des siècles, l'histoire de ces hommes et de ces femmes qui passent leurs journées dans les champs pour une poignée de pièces, armés d'un coupe-coupe ou ployés sous les cannes gorgées de sucre que la machine a fauchées et qu'il faut porter vers les tracteurs toujours prêts à reprendre leur ballet entre le Morne et l'usine sucrière. La femme n'est maintenant plus qu'une silhouette que précède une silhouette plus imprécise encore. Elle marque un temps d'arrêt et traverse la route pour reprendre au semblant d'ombre du champ opposé sa marche implacable vers quelque maisonnette de tôle ondulée où l'homme l'attendra sans impatience pour la prendre sans douceur. Peut-être l'urgence du désir qui ne sait se distinguer du besoin la fera-t-elle frissonner un peu. Peut-être l'étreinte laissera-t-elle la femme grosse et plongée dans un sommeil sans rêve.

A la porte de l'auberge la femme regarde avec une infinie tristesse la femme s'éloigner et disparaître à l'horizon. Sur son épaule son compagnon a posé une main légère comme un sourire qui veut chasser un chagrin.

Françoise Chauvelier, 19 août 2002